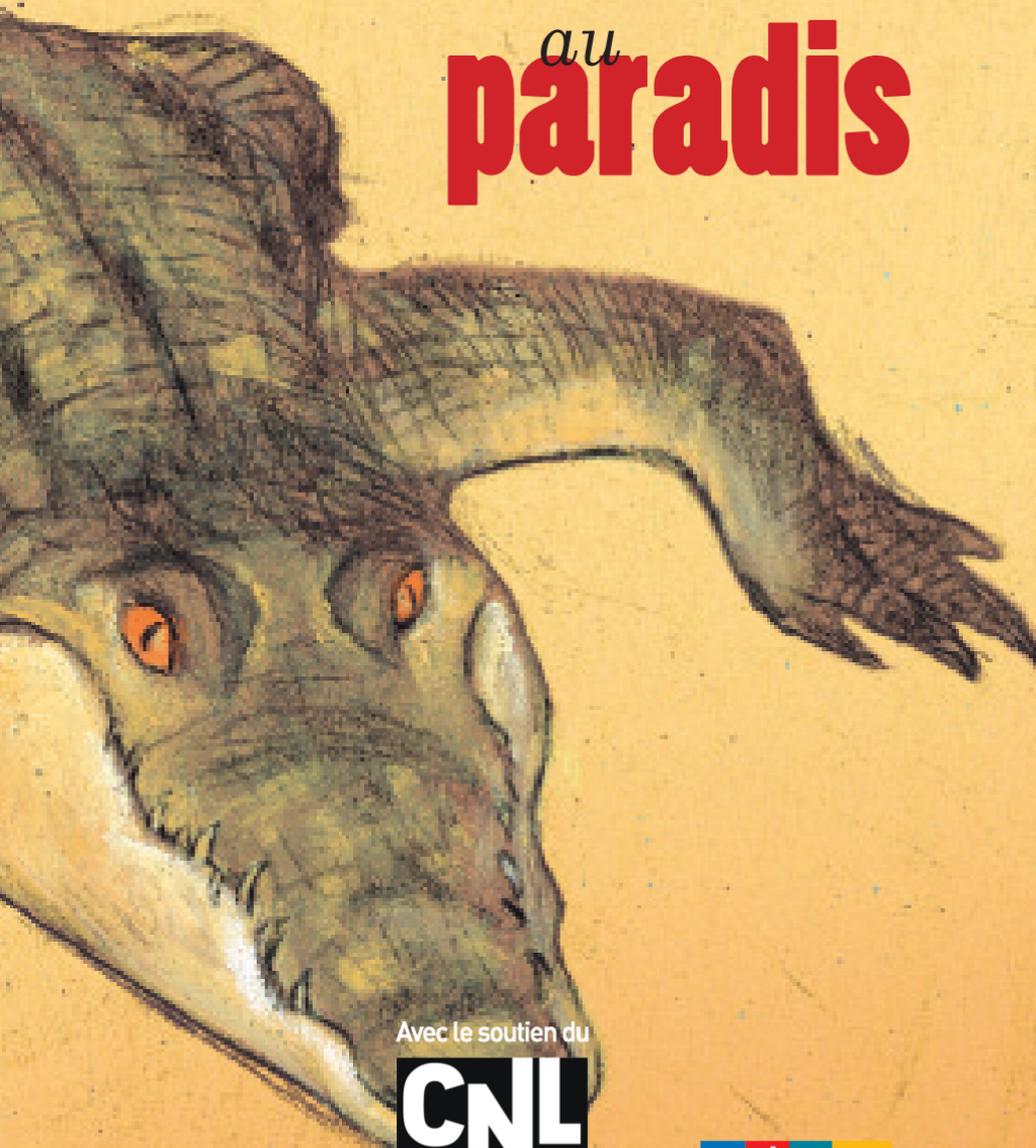


Jean-François Chabas

Des
crocodiles
au
paradis



Avec le soutien du



Centre national de la publication

casterman JUNIOR

www.centrenationaldulivre.fr

Des crocodiles au paradis

Yann était furieux.

*– Ils se sont vraiment fichus de nous, avec leur saleté de concours ! L’Australie, ses déserts, ses kangourous, ses plages de rêve ! Je t’en donnerai, moi, des plages de rêve ! Il jeta par terre son sac à dos.
– Plages de rêve mes fesses !*

Heureux gagnants d’un vague concours, Yann, Luc et Martine débarquent dans un petit village australien comme un ornithorynque dans un jeu de rugby. Déçu et mal assorti, le trio voit mal comment tout cela pourrait ressembler à des vacances paradisiaques...

Une aventure aux dents longues...

AVENTURES / DÈS 10 ANS



Un roman illustré par Christophe Blain

Extrait de la publication

DES CROCODILES AU PARADIS

www.casterman.com

ISBN : 978-2-203-05943-6

© Casterman 1999, 2009 pour la présente édition

Imprimé en Espagne. Dépôt légal : mai 2009 ; D. 2009/0053/226

Déposé au ministère de la Justice, Paris

(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Jean-François Chabas

Des
crocodiles
au
paradis



Illustré par Christophe Blain

casterman

*À Louise, propriétaire du « Wild Wallabies » à Chamonix,
qui m'a aidé à trouver les mots justes pour décrire
l'Australie et les Australiens.*

J.-F. C.

1



LA PROIE

Il faisait très chaud sur la plage, quand Old Gold se mit à l'eau. Les rouleaux étaient de taille moyenne à cette période de l'année, aussi n'eut-il aucun mal à les franchir. Il se dirigea vers le large, puis il plongea. À quelques mètres de profondeur, il rencontra un gros poisson bleuté qui n'eut pas le temps de fuir. C'était un bon amuse-gueule, mais Old Gold ne pouvait se contenter de si peu.

Un requin de trois mètres croisait non loin ; ça, c'eût été un bon repas. Old Gold savait pourtant qu'il ne fallait pas se faire d'illusion : le requin était beaucoup trop rapide pour lui. À moins qu'il commît l'imprudence de se laisser rejoindre... Quand le requin disparut dans le bleu en trois coups de queue, Old Gold remonta à la surface. Et c'est à ce moment qu'il remarqua le bateau. Un

petit machin à la coque rouge, qui dansottait sur la crête des vagues. Old Gold n'avait pas le cerveau très développé, mais il était assez malin pour savoir que le bateau, fait de matière inerte, n'était pas une proie potentielle. La curiosité le fit cependant s'approcher, glissant entre deux eaux.

Le plongeur sauta alors qu'Old Gold était tout près du bateau. Il avait, fixées sur son dos, deux bouteilles qui lui permettaient de respirer. Sa combinaison était noire, avec une bande jaune qui courait sur le flanc ; ses longues palmes d'un vert émeraude faisaient penser à des nageoires. Ce sont les palmes qui décidèrent Old Gold, parce qu'elles lui rappelaient les innombrables poissons, tortues ou mammifères marins qu'il avait mangés au cours de sa vie.

Comme le plongeur tournait le dos à Old Gold, il ne vit pas la mort venir.

En quelques secondes, le repas fut achevé. Old Gold s'était cassé trois dents sur les bouteilles de gaz comprimé, mais cela n'avait pas d'importance. D'autres les remplaceraient vite.

2



PLAGE DE RÊVE, MES FESSES !

Yann était furieux.

— Ils se sont vraiment fichus de nous, avec leur saleté de concours ! « L’Australie, ses déserts, ses kangourous, ses plages de rêve ! » Je t’en donnerai, moi, des plages de rêve !

Il jeta par terre son sac à dos.

— Plages de rêve mes fesses !

Luc sauta à son tour de la plate-forme de la camionnette, bâilla et se gratta la tête.

— Relax ! À t’énervier tout le temps, comme ça, tu vas te faire un infarctus !

— *Infarctus*, corrigea Martine qui se brossait les cheveux, assise sur son sac de voyage.

Elle avait beau faire des efforts pour paraître aussi indifférente que Luc, elle était déçue. Le paysage qui les entourait n’avait rien à voir avec

ce qu'elle avait imaginé. Le village était miteux. Il ressemblait un peu à un décor de western, mais qui n'aurait pas été repeint depuis un siècle. Il s'élevait au milieu d'une clairière, et la forêt alentour n'était pas engageante. Des énormes flaques d'eau prouvaient qu'il avait plu récemment, et le ciel chargé de nuages bleuâtres menaçait.

Bien qu'elle eût treize ans, Martine n'avait jusqu'alors jamais quitté la ville de Nice, en France, où elle était née. Son père, d'origine vietnamienne, et sa mère, une Niçoise pure souche, n'avaient eu qu'un enfant. Martine ressemblait à une jolie poupée métisse, gracile mais énergique.

Comme ses compagnons, Luc et Yann, elle avait participé, trois mois auparavant, au concours Choco Wizz.

« Gagne un mois de vacances d'été à Paradise Bay, en Australie ! Le pays des kangourous ! Pour cela, il te suffit de répondre aux tests Choco Wizz ! »

Suivait, derrière la boîte de céréales, une série de questions débiles, du genre : « Le kangourou est-il a) Un poisson b) Un insecte c) Un marsupial ? »

Martine avait demandé à ses parents pourquoi il n'y avait pas plus de gagnants, puisque les réponses étaient si faciles.

« C'est comme une loterie, avait expliqué sa mère. Tu vois, c'est marqué en bas. Les trois vainqueurs seront tirés au sort par maître Lagrenouille, huissier de justice. »

Quand elle avait appris qu'elle était un des gagnants, Martine ne voulait pas y croire. Ses parents faisaient la tête, parce qu'ils n'avaient jamais quitté leur fille. Comme ils étaient cordonniers, qu'ils gagnaient peu d'argent et que la boutique restait ouverte toute l'année, ils ne pouvaient envisager d'accompagner Martine en Australie.

« Tu es sûre que tu veux partir ?

— Oooh maman, s'il te plaît ! C'est Paradise Bay, en Australie ! La baie du Paradis ! »

Des employés de Choco Wizz avaient appelé, ils avaient discuté avec les parents de Martine, les avaient rassurés quant aux modalités du séjour – leur fille serait logée dans un centre de vacances, un peu comme une colonie, et deux autres petits Français seraient là pour lui tenir compagnie. Sans compter que parler avec les gens du coin serait une bonne occasion de pratiquer l'anglais qu'elle apprenait à l'école...

Les employés avaient donné rendez-vous à Martine et ses parents à Roissy, le 1^{er} août. On leur y donnerait les billets. C'est là, à l'aéroport,

qu'elle avait fait la connaissance des deux autres gagnants : Luc et Yann. Luc venait de Paris, il était petit, grassouillet, et ses cheveux châtain se dressaient, hirsutes, sur son crâne. Il faisait penser à



une marmotte extirpée de son terrier en pleine hibernation. Il avait onze ans.



Yann, un petit blond nerveux, jetait autour de lui des coups d'œil méfiants. Il était coiffé d'une casquette américaine tout élimée sur laquelle on lisait « Chicago Bulls ».

— J'habite à Brest mais faut pas croire : c'est une vraie casquette des States. Mon frère me l'a rapportée de là-bas.

Martine avait compris qu'il cherchait à l'impressionner. Elle avait trouvé ça un peu enfantin, mais elle n'avait rien dit.



On les avait prévenus, le voyage serait long. Pourtant, ç'avait été bien pire que ce que Martine avait pu imaginer. Escale à Ankara, en Turquie, puis à Dubaï, dans les Émirats arabes unis. Là,

ils avaient changé d'avion, et étaient repartis pour atterrir à Bangkok, en Thaïlande. Martine avait eu tout le temps de discuter avec Yann.

Il venait de fêter ses quatorze ans. Ses parents étaient d'anciens pêcheurs bretons, qui, ruinés par la crise l'année précédente, avaient ouvert une petite boutique de souvenirs.

— Nous sommes tous les deux au bord de la mer, dit Martine.

— Ouais. Mais la Bretagne c'est pas pareil.

Yann n'était pas un gars facile... Il allait falloir faire avec. Quant à Luc, il passait son temps à dormir. Il ne se réveillait que pour manger et non seulement il finissait ses plateaux-repas, mais il engloutissait ce que ses deux compagnons laissaient.

Martine avait tout de même réussi à apprendre que son père était avocat, que sa mère ne travaillait pas, et qu'il était fils unique. Yann, lui, avait deux grands frères.

Partant de Bangkok, ils étaient enfin arrivés en Australie, à l'aéroport de Darwin. En descendant de l'avion, ils étaient tous trois complètement abrutis par l'interminable voyage. Comme à chaque escale, une hôtesse de la compagnie les avait pris en charge.

— La ville est à huit kilomètres. Un représentant de Choco Wizz va venir vous chercher. Il a téléphoné pour dire qu'il aurait un peu de retard.

L'hôtesse parlait français, mais avec un accent très spécial, un peu comme si elle avait une pellette de gravier dans la bouche...

— Euh, l'aéroport de Darwin est le plus grand d'Australie. Voilà, voilà. Bon, je vous laisse. Votre guide devrait arriver bientôt.

En fait, ils avaient attendu deux heures. Luc s'était endormi à peine les fesses posées sur un banc, Yann avait grommelé contre « cet abruti qui n'était pas capable d'arriver à l'heure », et Martine avait appelé ses parents pour leur dire qu'elle était arrivée. Elle n'avait eu que le temps de les embrasser. La poignée de monnaie que lui avait donnée l'hôtesse avait été engloutie à une vitesse express par l'appareil.

Le représentant de Choco Wizz avait enfin surgi, vociférant, dégoulinant de sueur. Une face écarlate, simiesque, à effrayer Satan lui-même. Derrière un ventre énorme s'agitaient des bras et des jambes grêles. Une sorte de scarabée portant short et chemise à manches courtes et qui, par quelque prodige, se serait tenu à la verticale.

Des cheveux gris poussaient par touffes sur le sommet du crâne de l'étrange personnage. Il parlait à toute vitesse. Yann avait haussé les épaules, et Martine s'était efforcée de comprendre le discours. Puis, découragée, elle avait demandé :

— *You... Do you speak French ?*

La question n'avait eu pour résultat que d'accélérer le débit du scarabée, qui s'était mis à faire des gestes étranges, comme s'il pagayait, ou ramait. Enfin, alors que tout semblait perdu, Luc s'était réveillé et avait dit :

— Il va faire une régata sur des canettes de bière, alors il n'a pas pu venir avec la voiture. Nous devons prendre le bus.

— Comment est-ce que... Enfin, je veux dire... Tu comprends vraiment ce qu'il baragouine, ce cinglé ? avait questionné Yann.

— Ben oui. Ma mère est Anglaise. Mais il faut dire que ce gars-là a un accent épouvantable. Et vous avez senti son haleine ? Un vrai chacal puant.

Ils avaient pris le « Airport Shuttle Bus » pour arriver à Darwin, et pendant le trajet, Luc leur avait expliqué que le scarabée – qui s'appelait Angus Mac Manus – participait à la « Darwin Beer Can Regatta », une sorte de compétition où

on naviguait sur des bateaux construits avec des canettes de bière. L'événement aurait lieu dans quelques jours, et Angus Mac Manus avait chargé son embarcation sur sa voiture. Impossible donc de faire l'aller-retour à l'aéroport...

— Vu son ventre, je crois qu'il aurait pu construire un paquebot rien qu'avec ce qu'il a bu comme bière cette semaine... avait ricané Yann.

En descendant du bus, Angus le scarabée avait regardé sa montre, puis avait déclaré, traduction de Luc à l'appui, que les gars de Paradise Bay ne viendraient pas les prendre avant quelques heures.

On pouvait déjeuner.

— Il demande si vous connaissez le barramundi.

— Le bar Amundi ? Ne nous dis pas qu'il veut se remettre à picoler pendant qu'on est avec lui ! s'était indigné Yann.

— Non, non. Barramundi, en un seul mot. C'est un poisson, délicieux, paraît-il. On va dans un restaurant qui le cuisine très bien.

Pendant la conversation, Martine avait regardé autour d'elle. Entourant le Transit Centre – la gare routière –, il y avait partout des

petits restaurants orientaux. Des chinois, des malais, des vietnamiens, des philippins... Voilà quelle était sa première vision de l'Australie. Elle s'était attendue à voir des cow-boys et des aborigènes, le boomerang à la main...

Ils avaient traversé à pied une partie de la ville, pour rejoindre le restaurant. Angus le scarabée connaissait chaque habitant de Darwin, semblait-il. Il s'arrêtait tous les dix mètres pour discuter avec les passants, en hurlant et en agitant les bras comme s'il voulait s'envoler. Martine, Yann et Luc étaient exténués. La chaleur moite de la ville s'ajoutant aux fatigues du voyage, ils ne pensaient plus qu'à un banc, un fauteuil, une chaise, n'importe quoi pourvu qu'on puisse s'y asseoir. Aussi, quand ils étaient arrivés au restaurant, *Christo's on the Warf*, s'étaient-ils effondrés autour d'une table.

Martine avait la première retrouvé assez d'énergie pour détailler les alentours. Le restaurant, très chic, donnait sur le port ; les mouvements des bateaux, l'activité des quais, tout était très différent de Nice... Elle n'arrivait pas à y croire, et pourtant, si, elle était en Australie.

Lorsqu'on leur avait apporté les cartes, Angus le scarabée en était à son cinquième cocktail.

Cela ne semblait pas l'affecter outre mesure, et d'autorité il avait commandé le repas pour tout le monde.

— Il dit que vous pouvez lui faire confiance, avait traduit Luc.

Yann s'était mis à pianoter sur la table.

— Ouais. Ben justement, je me demande...

Il avait dû reconnaître que le barramundi était vraiment fameux. Angus le scarabée avait descendu trois énormes chopes de bière pendant le repas.

Les ennuis avaient commencé quand il s'était agi de payer l'addition. Le sieur Mac Manus avait fouillé ses poches, la mine contrariée.

— Il dit qu'il a oublié son portefeuille chez lui. Est-ce qu'on peut lui avancer la somme ? Il nous remboursera.

Yann était le seul à avoir sur lui des dollars australiens, que ses parents avaient changés en France. Martine et Luc pensaient changer leur argent sur place. D'ailleurs, ils n'étaient pas censés avoir à s'en servir, puisque tout était payé par Choco Wizz. De mauvaise grâce, Yann s'était exécuté. Le repas représentait une petite fortune et presque tous ses dollars y étaient passés.

Enfin, se tapant sur le ventre, Angus le scarabée avait déclaré qu'il était temps d'aller trouver les gars de Paradise Bay.

Le lieu du rendez-vous était la poste principale, dans Cavanagh Street.

Martine, un peu reposée, s'était alors mieux rendu compte de l'ambiance de la ville. Ils croisaient des aborigènes, mais ceux-ci étaient habillés comme les Blancs, de t-shirts et de jeans ; parfois coiffés de chapeaux de cow-boy. Il y avait aussi beaucoup d'Asiatiques, et des Anglo-Saxons rougeauds comme Angus Mac Manus, ou des colosses bronzés, et des marins en tenue, toutes couleurs confondues. Les bâtiments paraissaient neufs, pour la plupart. Elle avait demandé si la ville était récente.

— Darwin a été détruite en 42 par les Japonais, et en 74 par le cyclone Tracy, avait traduit Luc. Angus dit que les gens d'ici la reconstruiraient cent fois, s'il le fallait.

En arrivant près de la poste, le scarabée s'était éclipsé.

— Qu'est-ce qu'il a encore ? avait grogné Yann. Il a oublié une bouteille au restaurant ?

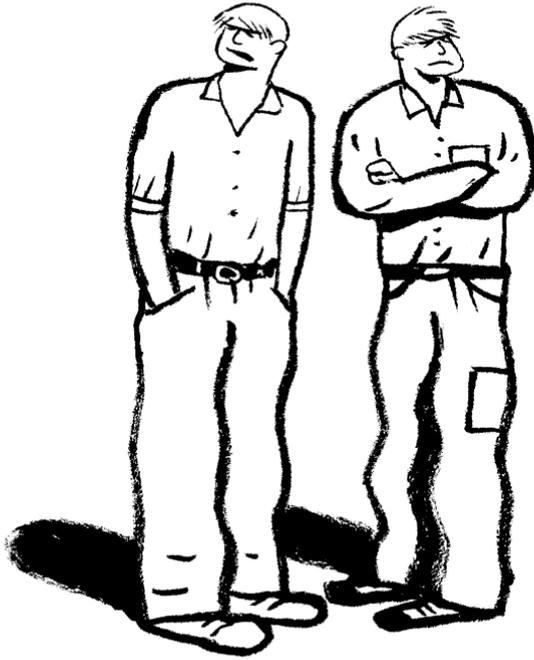
— Je ne sais pas. Il m'a dit qu'il était pressé, qu'il devait nous laisser...

Devant la poste, deux jeunes hommes attendaient. Ils mesuraient plus de deux mètres chacun et avaient les cheveux presque blancs, tant ils étaient clairs. Ils avaient l'air furieux et discutaient entre eux en regardant leur montre. Quand ils avaient vu les trois Français, ils s'étaient rués vers eux. Celui des deux qui paraissait le plus âgé – c'est-à-dire qu'on lui aurait donné presque vingt ans – avait demandé, dans un français chaotique :

— Vous être les *Frenchies* ? Où est Angus ? Nous attendre ici depuis deux heures. Nous penser vous un accident. Angus, *bloody bastard*. Il vous a demandé de boire. N'est-ce pas ?

Martine avait alors décrit leur arrivée. Les géants blonds, se regardant bizarrement, avaient froncé les sourcils puis éclaté de rire. Ils s'étaient présentés. Le plus vieux s'appelait Andrew. Son frère, Brendan.

Un bar de Paradise Bay avait flambé dans la matinée et ils avaient dû rester sur place pour aider à éteindre l'incendie. Le village était à cinquante kilomètres de Darwin, et quand les deux frères s'étaient rendu compte qu'ils n'arriveraient pas à temps pour cueillir les Français à



l'aéroport, ils s'étaient décidés à téléphoner à Angus, un vieil ivrogne toujours prêt à rendre un service contre quelques bières.

Ils lui avaient demandé de réceptionner les arrivants et de les conduire directement à la poste, où, avec un peu de chance, ils arriveraient sans trop tarder, pour les emmener ensuite à Paradise Bay. Bien sûr, le repas fin n'était pas prévu au programme. Et le *Christo's on the Warf* était le plus coûteux des restaurants de la ville.

— Vous... Vous êtes en train de me dire qu'on ne me remboursera pas le déjeuner ? avait gémi Yann.

Pour cela, s'était esclaffé Andrew, il faudrait retrouver Angus. Et il y avait fort à parier que le bonhomme se ferait discret pendant quelques jours...

3



OLD GOLD ?

Arrivés à Paradise Bay, Andrew et Brendan ameutèrent le village en poussant des hurlements.

La plupart des habitants étaient groupés autour d'une bâtisse noirâtre et fumante ; ils arrivèrent en traînant les pieds, la mine maussade.

« Il ne manquait plus que ça, se dit Luc. En plus, ils sont tous furieux. »

La population était à peu près également répartie entre aborigènes et Blancs. Il y avait aussi beaucoup d'enfants métis, qui présentaient un aspect curieux puisque plusieurs d'entre eux avaient la peau sombre, mais les cheveux blonds. Tous, malgré la catastrophe qui venait de les frapper (Luc apprendrait vite que la destruction d'un bar, en Australie, était vraiment une catastrophe...), tous affichaient une grande



curiosité et détaillaient les nouveaux arrivants, un peu comme si des Vénusiens avaient atterri au milieu du village.

« Drôle de centre de vacances, se dit Luc. Ils n'ont pas l'air d'avoir beaucoup de clients. »

Yann, Martine et lui serrèrent quelques mains, puis on leur fit faire le tour de Paradise Bay. Une quinzaine de maisons cernées par des arbres énormes, tout au plus une cinquantaine d'habitants ; voilà quel serait leur lieu de villégiature pendant un mois.



Le bar qui avait brûlé s'appelait le *Velvet of Paradise*. Heureusement, expliqua Andrew, il y en avait un autre, le *Southern Diamond*. Et on veillerait à ce qu'il n'arrive rien à celui-là.

— Il vaudrait mieux, d'ailleurs, parce que c'est là que vous dormirez...

— Vous me ferez penser, déclara Yann en posant son sac sur un lit, à envoyer une bombe incendiaire au siège de Choco Wizz.

Cette fois, Martine et Luc n'étaient pas loin de partager son énervement. Non seulement on les

avait mis tous les trois dans la même chambre, mais la chambre en question était l'endroit où on entreposait les caisses d'alcool, pour le bar qui était juste en dessous d'eux. En fait, ils étaient dans une espèce de grenier, auquel on accédait par une trappe. La seule source de lumière était une minuscule lucarne qui laissait filtrer un rayon de soleil poussiéreux.

Les trois lits avaient été disposés au petit bonheur, entre les fûts de bière et les caisses marquées « Irish stout », « J & B », « Jameson ».

— Au moins, on est sûrs de ne pas mourir de soif ! dit Martine en s'allongeant. Et plutôt confortables, les lits ; c'est déjà ça.

Yann s'étendit à son tour sur le sien, mais quelque chose cassa dans le sommier et il s'enfonça avec le matelas, comme si une plante carnivore avait décidé de l'engloutir.

Il poussa un hurlement et ses compagnons, à moitié morts de rire, l'aidèrent à s'extirper du piège.

— Cette fois-ci... Cette fois-ci !

Il ne trouvait pas ses mots.

— Ils... Ils vont m'entendre, ces salopards !

Tremblant de fureur, Yann ouvrait la trappe donnant sur le bar quand des cris et des impré-

cations retentirent. Il se passait quelque chose dans le village.

Les trois Français faillirent se casser la figure en descendant l'échelle de bois qui conduisait au rez-de-chaussée du *Southern Diamond*, dans la crainte qu'un nouvel incendie les transformât en petit tas de cendre. Mais le bar était en parfait état.

Sur la place de Paradise, les habitants étaient à nouveau rassemblés, et un jeune métis aborigène, un de ceux qui avaient les cheveux blonds, parlait. Il gesticulait presque autant qu'Angus Mac Manus à l'aéroport.

— Il dit qu'un certain Old Gold¹ est revenu, et qu'il a tué un plongeur, au large, en mer, traduisit Luc.

— Old Gold... C'est peut-être un chercheur d'or... se demanda Yann, à voix haute.

— Il y a peu de chances, répondit Luc. Parce que cet Old Gold, il a bouffé le plongeur. Alors, à moins qu'on ait affaire à un chercheur d'or cannibale...

Martine faisait des efforts pour comprendre de quoi il retournait. Bien qu'elle ne fût arrivée

1. *Old Gold* : littéralement « veil or ».

que depuis quelques heures, elle commençait à s'habituer un peu et elle arrivait à saisir quelques phrases. Le jeune métis disait qu'Old Gold était encore plus gros qu'avant... Qu'il mesurait au moins dix mètres... Nicky – ce devait être le plongeur – avait été avalé en trois bouchées.

Martine pensa à un requin géant, comme dans le film *Les Dents de la mer*. Après tout, c'était connu, il y avait beaucoup de requins dans les mers qui entouraient l'Australie.

Une bonne partie des gens qui se tenaient sur la place affluèrent au *Southern Diamond*, et Brendan proposa une tournée aux trois Français. Sans leur demander leur avis, il posa d'énormes chopes de bière sur une table, héla Andrew, et ils se vautrèrent tous les cinq dans les fauteuils de style western.

— Vous avez le chance on est dimanche. Nous on a le temps vous voir ! Repos ! Demain, travail encore !

Andrew et son frère étaient herpétologues, c'est-à-dire qu'ils s'occupaient de dénicher des reptiles – surtout des serpents – pour une officine de Sydney. Ils faisaient leur récolte, conser-

vaient les spécimens dans un hangar, là, à Paradise, puis tous les deux mois ils traversaient l'Australie à bord de leur camionnette pour livrer ces trouvailles. Trois mille kilomètres !

— Ahaa... Euh... Il y a beaucoup de serpents dangereux dans le coin ? demanda Yann.

— Énormément. Mais le plus pire, ici, c'est crocodiles. Nous les étudie aussi, mais peut pas les emmener en camionnette !

Brendan et Andrew éclatèrent de rire. Martine, Yann et Luc échangèrent des regards inquiets.

— Des crocodiles ? Il y a des crocodiles ici ?

— Mais... Vous pas compris, tout à l'heure ? Old Gold a mangé Nicky...

— Qu'est-ce que c'est que ces salades ? grommela Yann. Je croyais que le plongeur s'était fait bouffer en pleine mer. Les crocodiles ne vont pas dans la mer !

Les géants blonds le considérèrent, navrés. Puis ils se lancèrent dans d'interminables explications. Ils étaient vraiment sur leur terrain. L'espèce de crocodile la plus répandue dans le monde était appelée « indopacifique ». On en trouvait des spécimens en Nouvelle-Guinée, en Birmanie, au Sri Lanka, aux îles Salomon et

Fidji, au nord de l'Australie, au sud de la Chine. Le crocodile indopacifique pouvait être rencontré en mer, jusqu'à mille kilomètres des côtes... À vrai dire, expliqua fièrement Brendan, et on eût pu croire tant il s'exprimait tendrement qu'il parlait de son bébé, le crocodile indopacifique avait un organisme très bien fait, qui lui permettait d'éliminer le sodium de l'eau de mer. Mais on trouvait aussi cette bête charmante à l'intérieur des terres, dans les lacs et les rivières. Il était à l'aise partout.

— C'est la plus grosse de tous les crocodiles, précisa Andrew.

— Et pour nous, c'est aussi le plus belle, surenchérit son frère.

Martine trouvait cette sollicitude un peu exagérée :

— Le plus gros, le plus beau, d'accord. Mais s'il attaque les hommes...

— Ah, vrai, il y a le problème, là. Ce croco adore manger une bonne bras humain, gloussa Brendan.

— Ou un pied, ou une morceau de la fesse ! ricana Andrew.

Luc avait soif ; il avait bu la moitié de son énorme chope de bière et comme c'était la

première fois de sa vie qu'il touchait à de l'alcool, il commençait à voir la vie en rose.

Il demanda aux deux frères, d'une voix pâteuse, pourquoi le croco qui avait dévoré le plongeur était appelé Old Gold, et surtout comment on pouvait être sûr que c'était lui, et non un autre animal, qui était responsable de l'attaque.

— Il n'y en a pas deux Old Gold !

Brendan était indigné ; mais il se reprit, considérant que l'ignorance de Luc pouvait être tolérée. Ce pauvre garçon vivait aux antipodes, et on pouvait comprendre, alors, qu'il ne connaisse pas sa majesté Old Gold...

Les petits crocodiles indopacifiques, expliqua-t-il, ont la queue marquée de taches et de points noirs. Le corps est strié de bandes, noires elles aussi, qui disparaissent avec le temps chez certains adultes.

Ces derniers peuvent alors avoir des couleurs variées. Old Gold, du fait d'une pigmentation très rare, avait le ventre, les pattes, la tête, le corps entier de couleur or.

— Comme une statue ! marmonna Luc.

Mais ce n'était pas encore le plus incroyable, continua Andrew. Si la longévité moyenne d'un crocodile était de cinquante à soixante ans, il

semblait qu'Old Gold en avait presque quatre-vingts. Un pêcheur avait été attaqué – et mangé – par un crocodile doré, en 1932, à cinq kilomètres de Paradise Bay. Ce crocodile, d'après les témoins, mesurait au moins quatre mètres. Or, un animal de cette taille est âgé de plus de dix ans.

— Et Old Gold est la seule croco en or de tout l'Australie, je suis sûr ! claironna Brendan.

Il se pourrait, conclut-il sur le ton de la confiance, qu'il soit aussi le plus grand. Une dizaine de mètres, c'était une taille record. Malheureusement, personne ne l'avait jamais mesuré, et on ne le voyait qu'au moment des attaques. Le reste du temps, il était introuvable.

— Et les attaques, il y en a eu beaucoup ? s'enquit Martine.

— Oh ! On dit il a tué plus de soixante personnes, mais je suis sûr c'est très exagéré...

Il fallut réveiller Luc qui s'était endormi, la tête posée entre ses bras croisés. Martine et Yann avaient été plus prudents, et n'avaient bu que quelques gorgées de leur bière. Andrew et Brendan décidèrent d'aller aider à déblayer les décombres du *Velvet of Paradise*, et dirent aux

trois Français de continuer à s'installer dans leur chambre.

— Justement, à propos de la chambre ! sursauta Yann. Mais les deux frères étaient déjà partis.

Martine s'étira. Elle était fatiguée, pourtant la curiosité l'emportait.

— Si on faisait un tour dans le village ?

Quand ils sortirent du *Southern Diamond*, le ciel s'était éclairci. Paradise baignait dans une luminosité étrange, un mélange de vert et d'orange, et Yann eut un peu peur. Tout était si différent de Brest... On aurait aussi bien pu se trouver sur une autre planète.

Martine ne songeait pas à tout cela ; dévorée par l'envie de découvrir des choses nouvelles, des sensations inédites, elle ne voulait que se gorger, comme une éponge, d'images, de sons, et d'odeurs.

Quant à Luc, il se cramponnait au bras de Yann en se disant qu'il n'allait pas tarder à vomir.

Si Paradise offrait, au premier regard, l'apparence d'un village à demi en ruine, c'était dû en grande partie à la peinture qui s'écaillait sur les

façades. Martine comprit, en passant la main sur les planches d'une maison de bois, que les habitants n'y pouvaient rien. Bien que ce fût la saison sèche – Brendan le leur avait dit, tout à l'heure –, il régnait dans le coin une humidité lourde et poisseuse qui devait venir à bout en quelques mois des revêtements les plus solides. Il tombait, à Paradise, plus d'un mètre cinquante de pluie par an.

Ainsi l'Australie n'était-elle pas seulement le grand désert sableux qu'elle avait imaginé...

Un arbre immense, dont les racines torturées rampaient sur la mousse, attira son attention à l'orée de la forêt.

— Les crocodiles, dit Yann. Est-ce qu'on peut sortir du village sans se faire boulotter par un croco ?

La tête dans les épaules, il suivit Martine, traînant Luc qui émettait des borborygmes gazeux. Ce n'est qu'en arrivant au pied de l'arbre qu'ils se rendirent compte à quel point il était démesuré. Quinze enfants de leur âge, qui se seraient tenus par les mains, n'auraient pu en faire le tour. Impossible d'estimer sa hauteur. Plus grand, déclara Martine, que l'immeuble de dix étages où se trouvait son appartement, à Nice.

— Tu habites dans un immeuble ? C'est nul !
Nous, on a une maison et... Aaahh !

Le hurlement de Yann fit sursauter Luc qui le lâcha, trébucha, et s'étala dans une flaque boueuse.

— Un serpent, là, un serpent !

Entre les racines, un filin couleur saumon, du diamètre d'un poignet humain et long de plus de deux mètres, se tortillait à quelques pas des Français.

— On s'en va ! On s'en va !



Yann avait crié ça de telle façon qu'on aurait dit qu'il s'adressait au serpent et Martine, malgré sa frayeur, éclata d'un rire nerveux. Elle aidait Luc à se remettre debout quand un vieux bonhomme surgit en trotinant ; il avait la peau si tannée que les Français le prirent pour un aborigène. Son chapeau de brousse, incroyablement usé, tombait sur son visage comme un abat-jour en dentelle. Il passa à côté des enfants, ramassa le filin saumon qui se tortillait de plus belle, et se le passa autour du cou, comme un collier.

« Je suis cinglé, ça y est. Les premières hallucinations... » pensa Yann.

Mais le vieillard, ravi de l'effet qu'il produisait, parla d'une voix grinçante entrecoupée de ricanements méphistophéliques.

— Ce n'est pas un serpent, c'est un ver de terre, traduisit Luc. Ce type dit que c'est un plat délicieux, et qu'on nous le servira ce soir pour le dîner.